L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 9 NOVEMBRE 1890.

BULLETIN ARTISTIQUE

IV

Le danger des haltes, et une halte forcée — Bronchite stérilisante. — Un mot de politique en passant. — Un parti désorganisé. — Arrêté d'office. — A propos de la FAVORITE. — *Un Alphonse d'autrefois. — Le roi s'amuse* — GILLETTE DE NARBONNE — *La Vierge de Roussillon. — En collaboration avec Boccace. — La part du florentin et celle de ses continuateurs. — Cuisine italienne et provençale. — Le poème, la musique — Les voies de l'opérette — Corne d'abondance et abondance de cornes — Mlle Lecour ; midi et nord. — Mlle Couturier. — M. Coutellier. — M. Potier. M. Homerville.* — MIREILLE ; *Mistral et Gounod. — L'œuvre et les artistes* — ROBERT LE DIABLE — *M. Mervit. — Mlle Martini — Mlle Dynah Duquesne. — M. Chavaroche. — M. Bovet. — Mlle Moncamp. — Les spectacles.*

L'un des lundistes parisiens les plus autorisés, M. Francisque Sarcey, si je me souviens bien, écrivait un jour que les haltes sont funestes dans le journalisme et que le critique qui, pour une cause quelconque, ne serait point à son poste de semaine, fût-ce durant une période relativement courte, courrait le risque d'être vite oublié. Si bien qu'il s'est imposé la loi de s'abstenir de tout congé, d'être sans cesse à ce poste, à moins d'en être rendu absolument incapable par une force matérielle, la maladie, ou tout autre obstacle insurmontable.

Cela est vrai un peu partout ; et Jules Janin le comprenait bien lui, qui, au cours d'un tiers de siècle ne fit jamais une infidélité à sa critique hebdomadaire du *Journal des Débats*, si brillamment continuée aujourd'hui par M. Jules Lemaître.

Pour passer du grand au petit, j'avoue que je ne voudrais point choir en cette vilaine aventure de l'oubli, et qu'il m'est doux de venir causer, à jour dit, avec les lecteurs de l'*Abeille*.

L'autre semaine j'ai manqué pourtant à ce rendez-vous. Si une bronchite, ou une menace de bronchite, désempare un chanteur, en capitonnant, en assourdis ant son clavier, elle joue aussi de vilains tours à la pensée. Le cerveau s'alourdit, s'hébète et l'on ne pêche plus que de l'encre au fond de l'écritoire. Absentes les périodes, absentes surtout les idées. Ce petit harpon qu'on nomme la plume, n'en pique plus une. Je le sens encore.

Ce genre de malaise m'avait donc agrippé ; impossible, absolument impossible de discipliner les mots ; à peine aligués, ils rompaient les rangs avec un ensemble dépitant, une insoumission intraitable.

Et puis, quoique critique, on n'en est pas moins homme. Or, en cette qualité d'homme, et quelque peu bronchité, j'étais, comme tant d'autres, fort préoccupé de l'élection qui vient de finir ; je me demandais, tout perplexe, si la nation américaine se révolterait enfin contre des empêtements par trop audacieux, et si, dans un vigoureux redressement, elle ne lancerait pas sur le sol et ne renverrait pas les reins à ceux qui lui imposaient ainsi le bât.

Dieu merci ! la chose est faite et les voilà à terre ces brutaux monteurs, déboîtés, disloqués, hors d'état de mener campagne pour un temps du moins. Si bien que ce diable de scrutin du 4 novembre a achevé, pour moi, la cure commencée et que me voici à peu près en mesure de reprendre ma causerie du dimanche fort interrompue, et de payer l'arriéré à ceux qui me lisent, en leur disant qu'ils étaient gris garde à cet arriéré.

Je n'insiste pas sur ce point, et cela est plus prudent, j'imagine.

La bronchite serait en effet médiocrement flatteuse pour mon amour-propre. Il est vrai qu'en revanche elle me mettrait à l'aise au cas d'une velléité de paresse.

Quoi qu'il en soit, quand je dis arriéré, entendons-nous bien. A Dieu ne plaise que je revienne sur des soirées déjà lointaines et dont mes confrères ont scrupuleusement entretenu le public : *les Huguenots*, la *Favorite*, par exemple. D'autant mieux que nous avons encore plus de trois mois devant nous et que ces deux ouvrages — véritables colonnes de soutènement du répertoire — nous reviendront certainement.

Un mot, néanmoins à propos de cette *Favorite* qui sans doute porte la patine du temps ; mais grattez celle-ci, comme on le pratique pour les vieilles toiles, et que de beautés encore vous retrouverez à dessous. Pourtant ce n'est point à pareil débat que je désire m'arrêter. Je veux seulement noter ici une observation dont mon esprit était hanté l'autre soir, en écoutant **M. Coste**, dans la partie d'Alphonse, où il s'est taillé un franc succès.

Si j'étais baryton il me parait que j'aimerais médiocrement à perconnifier cet étrange couronné. Je dis *personnifier*, et ne prétends nullement mettre la musique en cause.

Vous savez ce que sont les *Alphonses*, au sens moderne du mot ; celui qui m'occupe ne rentre pas précisément dans l'espèce des mèches lissantes, satiquées, plaquées, et des casquettes pointées, mais il en est comme une variété.

Il va bien ce roi de Castille ! Qu'en pensez vous ? Infortuné Fernand : c'était bien la peine de s'être *dérobé* ou défroqué — afin d'éviter un méchant jeu de mots — pour la perdre d'avoir bousculé le Maure, *d'avoir tombé le Croisé*, prise de Tarifa (le lieu ne fait rien à l'affaire) pour se voir colloquer la Léonore avariée de son Alphonse de roi. Tels étaient, paraît-il, les folâtres placements auxquels se livraient les Alphonses d'alors.

Oui, infortuné Fernand! Eu voilà un qui avait bâti ses châteaux en Espagne et n'était guère à la noce, après celles qu'il fit son roi.

Il était si facile à ce rombiard castillan, au lieu de chanter la romance que vous savez : *Pour tant d'amour !* de mettre Fernand au courant des avaries; de lui faire connaître quel rossignol on lui offrait. Un beau final au milieu même du scrutin de cette situation. Oui, mais contre, vous n'aurlez pas le duo de quatrième acte, une merveille toujours. Et puis, dame! le roi s'amuse, tandis que son jombeur du maure ne fait qu'aller et venir, du convent à Léonore, de Léonore à Tarifa, de Tarifa à la pour, et de celle-ci en renouvelant, pour y reprendre la [illegible] pastorale, pour y repeuplodier le [illegible] paysan : *Frère, il faut manger*.

Vous [illegible] ce pauvre comte Guillard, qui [illegible] dangereusement son fleurs et arrivera à un autre roi, le Bon René, puisque c'est à son époque qu'il a pris à MM. Henri Chivot et Alfred Duru de placer l'action de *Gillette de Narbonne*. Le Bon René, lui, fournira une tendresse aussi à l'un de ses favoris : le comte Roger de Lignolle ; mais celle-là du moins sera absolument garantie.

Le Décamméron avait vraiment déjà un fort aimable compagnonnet : M. Suppé ; le livret : *Boccace*, lui a fourni l'occasion d'écrire une partition pleine d'entrain.

C'est encore au *Décamméron* qu'ont emprunté MM. Chivot et Duru, pour écrire l'opérette qu'ils destinaient à M. Edmond Audran.

Je me hâte de dire cependant que l'emprunt fait à Boccace est des plus sobres : ils n'ont guère pris que l'idée première du délicieux conteur toscan. De son conte : *La Vierge* (l'altérance le mot) *de Roussillon*, ils n'ont gardé que le mariage imposé de Gillette et du comte Bertrand de Roussillon, et l'ingénieuse ruse par laquelle celle-là met son mari dans la nécessité d'être fidèle à sa parole : "Je n'irai demeurer avec elle que lorsqu'elle aura au doigt l'anneau que je porte et qu'elle tiendra un fils de moi entre ses bras."

A part ce point de départ, qui a son beau prix, d'ailleurs, tout appartient ici aux librettistes. Et c'est justice de rajouter que les personnages de leur création qu'ils font évoluer autour des deux personnages de Boccace, sont à coup sûr les plus dignes de l'ouvrage. A leur tête, Griffardin, existe fort intéressant, et vraiment fort amusant ; mari que sa femme promène par toute une *odyssée* de Dandin, de Sganarelle. Une sorte de volant vivant, rebondissant, que se renvoient les raquettes des galants de la belle.

C'est du Boccace, plus accentué, plus fortement épicé ; cuisine italienne, panachée de cuisine provençale; ce qui est bien permis, n'est-ce pas, à la cour du roi René.

A la lecture du livret on ressuant vite le faire d'hommes de théâtre, dont les preuves sont nombreuses ; principal rôle de bien saillant, tien de nouveau surtout. Mais quoi ! le nouveau est devenu fort rare sous notre soleil ; le tout est de savoir accommoder tel plat dont on a mêé et abusé et d'y faire trouver un regain de saveur.

Or si le moule est let toujours à peu près celui qu'on connaît à l'opérette, il faut cependant en convenir, ces ponts neufs de l'action sont habilement présentés, et grâce au fantoche introduit là par la fantaisie des auteurs, grâce à maître Griffardin, toujours menacé du minotaure, ce sont, tout le long de ces trois actes, des staccati de rire.

Les mots vraiment fins, spirituels, manquent ; pour ma part, je n'en découvre pas un seul, et permettez-moi d'ajouter que je n'excepte point celui que place en vedette l'annonce du théâtre : *Je suis le cocotier de mon déshonneur !* Un cliquetis de mots, soit ; mais de l'esprit, non pas ! La chose n'est, d'ailleurs, pas imputable aux librettistes. C'est, j'imagine, quelque tradition de province, qui ne s'est point bonifiée en traversant la mer.

Ces trois actes vivent donc, non point par un dialogue bien étincelant, non point cherchons pas, mais par les situations. Ou plutôt, et c'est là l'habileté, par le retour constant d'une situation toujours à peu près la même, mais ramenée fort adroitement, fort scénriquement; tout gaulesquement, dirai-je : celle du magister, faisant sa rentrée en scène au moment psychologique, au moment du désastre ; toujours menacé d'une conjonction n'ayant rien de commun avec la grammaire qu'il enseigne à son royal et trop précoce élève, lequel s'aide de Rosita, Mme Griffardin, comme répétiteur. Situation reprise, multipliée, si-je écrit, mais très spirituellement traitée; elle vaut sans cesse à la salle d'irrésistibles quintes de gaîté. Corne d'abondance de méséventures conjugales, et abondance de cornes pour Griffardin, qui doit avoir des visions de Ménélas, s'il se rappelle son grec aussi bien que son latin, aux citations duquel il se plaît.

Rire est bon, rire est hygiénique. Heureuses les villes où la fantaisie se peut satisfaire en choisissant entre des théâtres de tous genres. Il y a des jours — que dis-je ? ces jours reviennent sans cesse—où je donnerais gros pour entendre une fine comédie, ou un drame bien conçu, bien joué; ce drame dont les belles lettres, solennels en leur béllitrerie, médisent tant et tant. Et le vaudeville à toute volée ! L'excellent moreau aussi, quand il est accommodé par quelque Vatel, quelque Carême de la scène : un Labiche, un Meilhac.

Donc j'ai eu, je ne m'en défonda pas, ma large part de rire hygiénique, en écoutant *Gillette de Narbonne*; grâce à l'ouvrage lui-même qui, sans sortir du rang, sans être frappant d'originalité, est tout plein de joyeuseté; grâce à une interprétation très convenable, grâce surtout à un artiste — j'y viendrai tout à l'heure — dont le comique porte d'autant mieux qu'il jamais il n'est trop prétentieux, trop envahissant et provincial enfin. Et je ne m'en cache pas, car la chose a toujours singulièrement agacé mon système nerveux, rien ne me lasse plus, ne m'écœure plus vite, plus immanquablement, que les prétentieuses, incongrubles et ineptes soniques des ratés de province; qu'il s'agisse d'opéra, d'opéra-comique, d'opérette, de drame, de vaudeville.

Cela répugne d'abord au goût quelque peu relevé, et puis cela blesse l'amour-propre du spectateur qui se respecte, et dont le trop officieux artiste semble vouloir exagérément aider l'intelligence. Ces outrés venant ainsi ravager une œuvre de prix, me produisent toujours l'effet d'un trop gavé, d'un malandrin biberon troublant de ses frasques une fête de bonne compagnie.

En écoutant cette gaillardise qui me faisait les heures courtes, je me reportais à une opérette anglaise, entendue quelques jours avant : *les Gondoliers* de MM. Gilbert et Sullivan, et malgré moi la comparaison s'imposait à mon esprit.

Or, je puis bien vous le confier, puisqu'ils sont partis, puisqu'ils ne peuvent plus m'entendre et que vous me promettez la discrétion, ils étaient tous, œuvre et chanteurs, d'un plat impréva, inefable. Troupe d'ensemble : tous mauvais.

Vous savez la pesante, l'oppressante gaîté qui naît d'une large absorption d'ale et de porter; on devient lourd, d'un pâteux dont, par bonheur, le sommeil stupide délivre bientôt. Par contre, vous les connaissez, ces envolées de mots ces pétillements d'esprit qui partent avec le bouchon d'une bouteille de champagne authentique. Vous les entendez s'élancer ; autour, au dessus de vous ils montent, ils bondissent; vous ne vous en fatiguez point.

Eh bien ! c'est là le rapport ou plutôt la différence entre l'opérette française et l'opérette anglaise. Celle-là vous éveille, vous allume, vous pousse aux élans; celle-ci vous boréaline, vous fige, vous éteint; elle multiplierait les Epimédide : un sommeil battant de trente années celui de Rip Van Winkle.

M. Audran, à l'exemple de tant d'autres, qualifie son ouvrage : opéra-comique et non opérette. Cette manie se retrouve à peu près chez tous les compositeurs de ce dernier genre; faiblesse ou coquetterie. On dirait qu'ils ne veulent point arriver l'échelon artistique qu'ils occupent. Ils ont fort, car ce genre-là, ainsi que tous les autres, exige je tient réel pour la réussite.

Du talent, M Audran en a infiniment; ils d'un artiste, qui fut un charmant lécor d'opéra-comique, il s'attache avant tout au chant, aux mélodies ; et c'est justice de reconnaître qu'elles abondent en lui.

Gillette de Narbonne ne prend point place au premier rang de son œuvre; la distance est même très longue, à mon sens, de cette partition à celles des *Noces d'Olivette*, de la *Mascotte*, du *Grand Mogol* ; mais enfin on y note encore nombre de jolies trouvailles : les soupirs de Gillette et ceux de Rosita au 1er acte, le finale du celui-ci; les complets de Roger, au 2e bond ; le chanson surprenantes du capitaine, un barbon ventripotent, condamné à tous les remplacements, officier de garde descendante, pleine retraite ; le duetto de Gillette et Roger, dont une jolie phrase est heureusement ramenée au troisième acte et dénoue la pièce ; les couplets : *Dodo, l'enfant do !* j'en passe,

Tout cela est aimable à écouter et surtout échappe aux longueurs.

Quoi qu'en prétende la souscription de la brochure, *Gillette de Narbonne* n'a rien de commun avec l'opéra comique ; et si elle se mêlait aux types de celui-ci, elle les étonnerait certainement par ses allures ouvertes à tous battants. Mais enfin dans l'espèce, et dussé je être anathématisé par les austères, les rigoristes, je vous la recommande bien volontiers.

Que diable ! Quand on va voir de l'opérette ; on sait bien qu'on ne se rend point à un prêche, à moins que ce ne soit celui des *Mousquetaires au couvent*.

Mlle Lecour, ici comme dans *La Petite Duc*, prend double forme : féminine, masculine. Pourquoi pas ? pourrait dire le lettré Griffardin ; les substantifs en font autant, et tenez, précisément le mot amour, masculin au singulier, n'abique-t-il pas son sexe au pluriel ?

Sous chacune de ces enveloppes, d'ailleurs, Mlle Lecour conserve ses très gracieux dehors et l'on comprend qu'elle ait pu rapidement Roger à capitulation et qu'elle devienne bien décidément, bien réellement, de droit et de fait, la com tesse de Lignolle, faisant souche.

Mais, en vérité, et pardon si je me répète, Gillette, lieutenant et comtesse, pourquoi la phonomnie, l'accent manquent-ils parfois aux promesses que fait la personne même ?

Les yeux ont de la flamme méridionale toujours, et quelquefois la façon de dire, de parler, a des frôleurs du nord.

Elle y fit parfois bon jeu, bon argent; j'en pseude à témoin le duo du second acte, un gracieusement, le chansonn du capitaine ; mais [illegible] trop court, comme si elle avait peur de trop publier.

Et cependant celui-ci lui a demandé bis, et je l'avais bien prévu, pour le coupler le plus..... libre-penseur de l'ouvrage. L'opérette a ses exigences ; pas tant besoin d'en entrer les effets, de s'oublier aux vulgarités, mais il ne s'accommode pas du terre à terre. Mlle Lecour a ce qu'il faut pour réussir : un joli visage, la délégance, de la désinvolture ; ce qui lui manque de ci de là, c'est le brio, c'est ce je ne sais quoi qu'on appelle le panache. Il est indispensable surtout dans cette zone de gaîté, cette terre égrillarde, ce pays de Cocagne : l'opérette.

Mlle Couturier—une nouvelle connaissance—faisait Rosita. Sur la tête de celle-là le bonnet ne tient pas longtemps; vite il s'enlève, et cherches par dessus les meubles, si vous le voulez retrouver. Elle y va de plaine allure; elle s'est montrée, ce soir-là, accorte, allumée, tout gourmande de lettres menées grand bruit. Mais l'artiste en tire un fort habile parti, et toujours elle arrive à traduire une situation dans tous en vérité. L'âme du chant est là, et le chant est pidé par un jeu qui y ajoute sentiment et flamme. C'est de l'art.

Le rôle de Bertrum est peut-être le plus ingrat de tous les rôles de basse. M. Chavaroche y est fort à son aise, et on dit avec effet plusieurs passages, entr'autres et surtout le troisième acte.

Seulement jusqu'ici, qu'il me permette de le lui dire, je ne vois pas en lui le personnage voulu ; il en omet tout le côté satanique. J'appelle là-dessus son attention, me préoccupant médiocrement des inégalités causées, l'autre soir, par un malaise manifesté.

Le rôle de Raimbaud a valu bon aqueuil à M. Sevet ; un joli phrasé dans le duo; de l'esprit, du sentiment en certaine détaille, mais les sordes n'étaient pas assez montrer de la rébellion.

Mlle Dynah Duquesne a chanté avec goût et a obtenu aussi, l'air de *Grétos !* cette admirable page si stéréotique, si cobnique. Le tempérament était là.

Le pas de la séduction a été un succès pour Mlle Moncamp, qui cependant a dû le danser, le mimer, au pied levé, c'est le cas de le dire, par suite de l'indisposition de Mlle Rosai.

—*Le Juif* vient de finir ; cotrée bonreuse pour Mlle Martini et M. Marrit.

Artiste éminemment soigneux, consciencieux, toujours préoccupé de son rôle et du public ; dont la voix franche dépasse de beaucoup la portée des voix de baryton que l'on a l'habitude d'entendre dans l'opérette.

De M. Homerville, le Griffardin déjà nommé, je n'ai guère qu'un mot à dire, c'est que jouer ainsi, c'est se faire en vérité, collaborateur des librettistes. Pas une intention dont il ne tire le plus grand parti, et combien d'effets sont trouvés, rendus par lui. Le rôle du magister est, pour ainsi dire, fait d'entrées grotesques, et toutes diffèrent entr'elles.

Physionomie, gestes, intonations, attitudes, tout cela se diversifie dans une longue gamme, dont chaque degré est une gradation de comique. Comique qui n'est jamais forcé ; naissant toujours logiquement de la situation, et que les charges bannies ne déparent jamais.

Il est difficile de mieux personnifier le vieux pédagogue, attardé dans l'amour, et auquel cet amour indige de si dures leçons. La salle ne se tient pas, au spectacle du bonhomme, toujours sous une averse de mésaventures maritales. Ce sont alors des strideurs de rires, qui ne cessent point tant que le comédien — et on sait bien un — demeure en scène.

Le burlesque ainsi compris a ses finesses aussi, et si de ci de là, se passent quelques scènes scabreuses, elles trouvent facilement grâce devant le public bon enfant du dimanche.

—La partition de MIREILLE avait été entendue à la Nouvelle-Orléans, il y a quelques années; l'ouvrage fut été chanté en italien par une troupe où figurait Mme Scalchi et Mlle Nevada. Mais il n'était connu que d'une faible partie du public ordinaire de l'Opéra. *Mireille* avait donc toute la saveur d'une nouveauté.

Véritable poète de la musique, Gounod demanda un jour à un poète bien vrai, lui aussi, à Mistral, de lui écrire un livret sur sa *Mireille, Mirèio* ; délicieuse création, autour de laquelle les gourmands de lettres mendèrent grand bruit. Une œuvre charmante devait sortir et est sortie en effet de cette association de deux génies.

Mireille n'est peut-être pas un drame lyrique, au vrai sens du mot ; mais quel parfum de poésie se répand sur cette production, jaillie du cœur—parole et musique. Vous y trouverez toute la fraîcheur de l'idylle, tout le pathétique de la passion ; passion vraie, prise sur le vif et qui vous touche, vous saisit, sans qu'il soit jamais besoin de recourir aux grands coups de théâtre, aux violences de l'orchestration.

J'ai vivement regretté de n'en pouvoir entendre que la première représentation; j'aurais voulu qu'une seconde audition me mît plus en possession de l'œuvre et me permît de vous en parler plus complètement.

N'importe, je puis bien écrire que Gounod ne signa jamais un ouvrage ayant plus de distinction, de finesse, de poésie. Vous pouvez feuilleter ces trois actes, partout vous y rencontrerez ce double cachet.

Mireille participe de l'opéra-comique et du grand opéra. C'est une dualité dont on peut facilement se rendre compte. La grâce, la naïveté, le poème de la jeunesse et du printemps s'éclatent en chants exquis ; puis tout à coup des cris de douleur, de ces cris qui vont aux moëlles, répondant à l'idylle, et on ne peut vraiment décider où le compositeur a trouvé ses meilleures inspirations.

De temps à autre, vous vous croyez en présence de pensées déjà connues ; mais non, on reconnaît vite, au s'y arrêtant que la page est bien propre à l'œuvre. Seulement on y découvre quelquefois, par exemple, comme une teinte de *Faust*; mais *Faust* est à Gounod, et cette teinte là est au compositeur ce que le coloris est au peintre. C'est le tempérament, la personnalité de l'artiste, transparaissant, se manifestant dans son œuvre tout entier.

En attendant que je revience à *Mireille*, et j'y reviendrai sûrement, laissez moi citer rapidement les beautés qui en frappent dès l'abord.

Après l'ouverture, s'est le chœur : *Chantez, chantez magnanarelles*; le duo exquis de Mireille et Vincent: *Vincenette, d'autre âge*; la farandole, agrémentée du chœur ; *la Chanson de Magali*, tout un poème de rêverie et d'amour: *Voici la saison, mignonne*; le final du second acte, si magistralement traité; la *Chanson du berger*, une pastorale exquise, qu'annonce cette *Musette* charmeresse, servant d'introïte; la cavatine : *Heureux petit berger !* et enfin le duo du troisième acte (Mireille et Vincent) : *Ah ! la voici, c'est elle !* Voilà, n'est-ce pas ? qui suffirait largement au succès, mais je passe encore bien des pages qui auront leur tour.

Un œuvre aux aspects si divers, aux lignes si fines, que viennent ceindre de splendides vigueurs, nécessite bien des études, bien du temps pour être mise au point, et cependant, il faut le dire à leur louange, les artistes auxquels ce temps a relativement manqué, l'ont interprétée avec un remarquable ensemble.

Le rôle de Mireille est jusqu'ici celui où Mlle Dynah Duquesne a mis en lumière le plus de valeurs. Chanteuse de grâce surtout, elle ne s'est point cette fois affirmée seulement par les coquetteries du chant, mais aussi par le sentiment vrai, dégagé de toute sensiblerie, par la justesse d'accent, et cet accent je le place fort au dessus de toutes les vitupérations. Il est l'âme même de la musique.

Ce me sera certainement gif plaisir d'entendre à nouveau la chanteuse dans ce rôle et de mieux détailler les qualités qu'elle y déploie.

Mlle Cottet a su donner à celui ide Taven son cachet propre ; on l'a justement remarqué et vitée dans cette création.

M. Coutellier était chargé d'une lourde responsabilité ; c'est en effet une création de Michot qu'il aborda, et le rôle de Vincent est fort au-dessus de la portée de son emploi. Il s'en est tiré honorablement, et pigné au jeu, il a quelque peu cédé à ces élans auxquels il se montre parfois rebelle. L'émotion était là et elle a produit son bon effet, surtout dans le dernier duo.

Des éloges reviennent aussi à M. Sylvain et à tout l'ensemble du puissant final de la malédiction.

A l'orchestre aussi ont été des quelques détails d'exécution, d'une touche très fine.

La reprise de *Robert le diable* était attendue avec une impatience quelque peu fiévreuse.

Je ne sais quels vilains bruits étaient dans l'air, et l'on était anxieux d'entendre M. Merrit dans ce redoutable rôle de Robert, dont les interprètes complets sont rares.

Le ténor n'y a pas été irréprochable ; mais certainement il s'était quelque peu aguerri et cette soirée lui a valu des résultats.

Le voix était meilleure, le volume s'était accru, et l'émission, plus franche, dépassait mieux la rampe. Cette voix n'aura jamais la puissance que d'aucuns nous avaient annoncée; mais, je le répète, elle est d'une longueur suffisante.

En suivant les représentations de M. Merrit on se convainc mieux qu'il n'a pas encore donné l'intensité dont il est capable ; plusieurs passages du rôle de Robert l'ont indiqué très nettement. Dans ceux-là il se dégageait momentanément de la contrainte qui l'obsède si souvent; il se livrait mieux et la voix, sans être d'un timbre bien résonnant, révélait alors une certaine ampleur, faisant contraste avec l'étrange ténuité de tout à l'heure.

Qu'à cette dépense de son se mêle plus de chaleur ; que le chanteur se pénètre bien de cette vérité : pour émouvoir, il faut être ému. Cette émotion est en lui ; je n'en veux pas douter ; mais pourquoi ne pas la rendre plus extérieure?

Pourquoi ne pas lui donner plein vol, le laisser déborder, dans des passages aussi profondément émouvants, aussi dramatiques que ceux-ci, par exemple : *Ils frappaient mon oreille aux jours de mon enfance ! — C'est Dieu lui même qui rappelle l'ingrat !* La note est atteinte, mais l'accent n'y vibre pas assez.

Mlle Martini est une Alice à laquelle cet accent ne manque point. Il se possède dès l'air du premier acte, et se dramatisant mieux encore dans la scène, la duo qui suit le croix et dans le trio final.

Cette voix a gagné une excellente culture, elle a été bien distribuée dans ces divers registres, elle a acquis l'homogénéité. Pourtant on ne la sitérait pas comme puissance. Mais l'artiste en tire un fort habile parti, et toujours elle arrive à traduire une situation dans tout en vérité. L'âme du chant est là, et le chant est pidé par un jeu qui y ajoute sentiment et flamme. C'est de l'art.

Le rôle de Bertrum est peut-être le plus ingrat de tous les rôles de basse. M. Chavaroche y est fort à son aise, et on dit avec effet plusieurs passages, entr'autres et surtout le troisième acte.

Seulement jusqu'ici, qu'il me permette de le lui dire, je ne vois pas en lui le personnage voulu ; il en omet tout le côté satanique. J'appelle là-dessus son attention, me préoccupant médiocrement des inégalités causées, l'autre soir, par un malaise manifesté.

Le rôle de Raimbaud a valu bon aqueuil à M. Sevet ; un joli phrasé dans le duo; de l'esprit, du sentiment en certaine détaille, mais les sordes n'étaient pas assez montrer de la rébellion.

Mlle Dynah Duquesne a chanté avec goût et a obtenu aussi, l'air de *Grétos !* cette admirable page si stéréotique, si cobnique. Le tempérament était là.

Le pas de la séduction a été un succès pour Mlle Moncamp, qui cependant a dû le danser, le mimer, au pied levé, c'est le cas de le dire, par suite de l'indisposition de Mlle Rosai.

—*Le Juif* vient de finir ; cotrée bonreuse pour Mlle Martini et M. Marrit.

En matinée aujourd'hui, la *Traviata* ; le soir, *la Mascotte*; mardi, *Rigoletto*, avec M. Coste, Mmes Poisel Bernard, Cottet, Barelli, M. Chavaroche ; mercredi, *Robert le Diable* ; jeudi, le *Barbier de Béville*, et vendredi, soirée d'opérette.

L. PLACIDE CANONGE.

Académie de Musique.

La troupe de comédie dirigée par Mlle Jarbeau ouvre ce soir son engagement à l'Académie de Musique. Elle a choisi pour pièce de début, *Starlight*. Nous ne connaissons point cette comédie, mais les comptes-rendus que nous en avons lus nous rendent curieux de cette connaissance. Ils disent que la pièce est pleine d'entrain et que celle qui en tient le principal rôle, Mlle Jarbeau, a un talent incontestable et éminemment sympathique.

On la dit actrice, spontanée, fine; lançant le mot avec entrain et sachant faire passer le plus joliment du monde le couplet le plus risqué. Le rôle de Mlle Vernona Jerbeau absorbe bonne partie de l'œuvre; mais les autres personnages n'en sont pas moins bien tenus par des artistes de valeur : Mlles Claude Lorraine, la petite Irène Hernandez; Béatrice Tiffany, Lilly Sinclair; MM. Martin O'Niel, Andy Amann, William Selory, Bert Coste.

Demain, seconde représentation.

Théâtre St-Charles.

Out of Sight, dont la première représentation se donne ce soir, est une comédie burlesque dont le carrière a jusqu'ici été fort heureuse partout. C'est une suite de scènes comiques plutôt qu'une pièce ; mais un comique réel, qui s'empare vite et bien du public.

La troupe qui joue l'ouvrage est composée d'acteurs et actrices qu'on peut bien dénommer *spécialités*. Chacun d'eux a en effet un genre propre, personnel et ils s'aident les uns les autres avec un frappant ensemble. On nous recommande surtout une scène de statue qu'on dit fort intéressante, fort originale.

Out of sight sera joué toute la semaine.

Musée-Théâtre.

Le spectacle que l'on voit actuellement au Musée-Théâtre—et dont vous trouverez l'annonce à la première page du journal—s'adresse aussi aux enfants. Vous pouvez donc leur procurer un dimanche fort agréable, au prix de dix cents.

Représentations tous les jours de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

MUSIQUE. — Nos remerciments à la maison Louis Grunewald et Cie, dont nous recevons un très appréciable envoi : *Mallory Waltz*, de Mlle Modeste Hargis ; *Adélaïde*, danse cubaine, dédiée à Mlle Laura Cogrève, par A. Cardona et enfin une romance (mezzo soprano), tirée du *Dante*, le dernier opéra de M. Benjamin Godard, livret de M. Edouard Blau. Large et touchante mélodie sur des paroles ayant une vraie valeur littéraire.

Le Dante est, croyons-nous, parmi les nouveautés qu'annonce la direction de l'Opéra.

—Nous remercions aussi M. L. V. Eckert, qui nous fait remettre deux compositions pour piano : *Mon amie !* valse par George Thorne ; *Little Annie Rooney*, quadrille par C. A. White, dont les œuvres sont en pleine vogue, et enfin un morceau de chant : *Marie*, pour ténor ou soprano, paroles anglaises.

Nous recevons de M. Junius Hart un second exemplaire de *Junio à ti*, mazurpa, par Antonio del Rio.

—La librairie F. F. Hansell et frère, 94 et 96 rue du Canal, *Lauretta ou le cachet rouge*, nouvelle, d'Alfred de Vigny, avec notes en anglais par M. A. Fortier. Ces notes seront fort utiles aux américains ou anglais qui veulent se familiariser avec la langue française.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 9 nov. 1890.
Indications pour la Louisiane—Temps beau, température plus élevée, vents du sud.

Température du 8 novembre 1890.
Thermomètre de E. A. Chaffraz, Opticiens No 145 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrades
7 heures du matin.....	69	17
Midi.....	72	22
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	70	21

MARIAGES, RECENSEMENT ET DÉCÈS.
Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Chas Dannenhauer à Mlle Addie Kilbles.
Thomas Appolonie à Mlle Jean C. S. Smith.
Albert Lee à Mlle Mahalia Washington.
George Kronenberger à Mlle Isabella Vives.
Angelo Bruno à Mlle Lena Lauri-ella.
Francis E. Davis à Mlle Catherine Dogherty.
Luke Irving à Mlle Zulma Vila.

Naissances.

Mme Joseph A. Commagere, un garçon.
Mme Francis A. Martin, un garçon.
Mme George H. Hugh, un garçon.
Mme Jeromia Rispoli, un garçon.
Mme Francesco Forestieri, un garçon.
Mme Theodore Tudury, un garçon.
Mme Charles McCanon, une fille.
Mme Eugène M. Robards, une fille.
Mme George Stroud, une fille.

Décès.

Margaret Hills, 75 ans, Camp Parapet.
Ernest E. Hurel, 1 mois, rue Cuartres, près Dumaine.
Mme Catherine Bryant, 30 ans, 667 rue Jersey.
Mlle Harriet Magestaux, 46 ans, rue Jersey et Robert.
Francesco Lazzaro, 30 ans, 186 rue Liberté.
Mme Francesco Alisal, 43 ans, 232 rue Chartres.
Mme Wm C. Raymond, rue Prytania, près Cadiz.
Chas Schamble, 45 ans, 478 rue Nord Rampart.
Mme George Cepie, 30 ans, La. Retreat.
Mme Ellen Ebrens, 36 ans, 101 rue de Anna.
John Zengel, 40 ans, coin Dauphine et Port.
Thomas Vosburg, 32 ans, 91 rue Sud Liberté.
Ida Smith, 11 ans, 93 rue Forest.
L. C. LeBreton, 58 ans, coin Cambronne et Quarter.
C. H. Blanc, 49 ans, rue St-Anne, près Rocheblave.
Madelina Mustachia, 1 mois, rue Quartier, près St-Claude.

Ventes immobilières. — Liste des ventes faites à la Bourse des Encanteurs :

Par Moor & O'Connor.

La plantation Cedar Grove, $7,500.
Plantation Live Oak, $12,000.

Par Baumgarden et Friedrichs.

Cottage No 180 avenue Louisiana, $6,600.

Le cheval et le buggy du chef de police tué été achetés $437 par M. C. Hanson.

Cour de Circuit des Etats-Unis.—Les Etats-Unis contre Otto Thoeman. Remises au 1er décembre.

Commissariat des Etats-Unis.—Vic. Maubert, accusé d'avoir attaqué un député marshall, le jour des élections, a comparu hier matin, accompagné de ses avocats, mais l'affaire a été remise à la cour. Les avocats de district des Etats-Unis, M. Grant, qui était indisposé. Une citation à comparaître a été envoyée au Capitaine J. Pinckney Smith directeur du *States* pour avoir refusé de laisser prendre copie par la poste, des journaux contenant des annonces de loterie. L'affaire sera jugée demain.

Cour Civile de District. — La Succession James Duffy est ouverte. Le défunt lègue $100 à l'Défend l'archiépiscopal de Paris, pour la célébration de 100 messes. Il laisse tous ses biens à Marie Rouhet, femme de Geo. Duffy, et à ses trois enfants.

Hartford Betholl Bethell lègue à sa nièce Marguerite Bears, $5,000, à sa nièce Bessie O'Brien de la Nlle-Orléans $5,000. A Mme Minnie St-Clair de Memphis $5,000, à sa nièce Lela Pointer, de Memphis $5,000. A Marie Pointer $8,000. Elle lègue le reste de ses biens à son fils W. D. Bethell.

Dominick O'Malley contre Geo. W. Dupré et H. J. Hearsey propriétaires-éditeurs du *Daily States*, en $10,000 de dommages pour diffamation par la publication d'un éditorial dans le numéro du 25 octobre.

Cour Suprême.—Hier matin, au moment où allait se juger l'affaire Charles La Barre contre le Bureau des Commissaires des Levées du district du Pontchartrain. M. E. F. Junius, de la paroisse St Jacques, a annoncé que MM. De Poartier et N. Gautier, qui étaient représentés le demandeur, n'avaient reçu de celui-ci aucune autorisation pour instituer les poursuites.

Lecture a été donnée de la pétition des demandeurs, qui demandent au Tribunal de ne pas donner suite à l'affaire.

L'avocat du Board s'est opposé à semblable détention et la cour a annoncé que l'affaire était remise au 17 courant à 11 heures A. M.

John Joseph contre M. S. Brangier, recorder, pour obtenir sa mise en liberté.

Il a été envoyé à la prison de la paroisse pour un délit que la loi punit par une amende de $25 ou 30 jours de prison et prétend que le jugement du recorder le condamnant à 30 jours supplémentaires de prison en cas de non paiement de l'amende, est illégal.

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indescriptibles symptômes?

La Salsaparel